VOL POUR KIDNEY

franck thilliez



NS

Franck Thilliez

Vol pour Kidney

Nouvelle

Collection ***Noire soeur***



Vol pour Kidney

— Alors cette réponse sur Internet, qui l'a écrite pour toi ?

Moussa Zahran s'était vêtu d'un vieux pantalon de costume et d'une chemise blanche. Il s'était rasé, parfumé, avait huilé puis ramené sa lourde chevelure noire vers l'arrière. Il voulait paraître présentable. Les candidats étaient peut-être nombreux et ce n'était pas tous les jours qu'on pouvait gagner autant d'argent.

— C'est moi, répondit-il timidement.

L'homme lui colla dans les mains une feuille et un crayon.

— Ecris quelque chose.

Moussa tenta vainement d'écrire son nom. Il finit par rendre le stylo et le papier.

— Ecoutez, je ne sais pas comment ça marche, votre truc. Mais un gars m'a abordé dans la rue pendant que je ramassais mes ordures. Il a dit qu'il y avait une annonce dans le journal qui pourrait m'intéresser. Il me l'a lue, il a parlé de tout cet argent. Il a dit qu'il pouvait me mettre en contact avec vous grâce aux ordinateurs. C'est comme ça que ça s'est fait. On m'a dit de venir ici, alors je viens ici. Je suis costaud, j'ai l'habitude de courir, de porter du lourd, je suis vraiment en bonne forme.

Les deux hommes discutaient au fond d'une ruelle étroite, proche du cimetière copte. Il était tard, la circulation s'était tassée dans les artères du Caire.

— Si tu veux qu'on fasse affaire tous les deux, il va falloir être réglo, d'accord ? fit Samâane.

— Je suis réglo.

— Vous vivez à combien, chez toi ?

Moussa expliqua qu'il habitait avec ses deux frères et sa femme, Haniya, sur les toits d'un immeuble. Ses parents étaient morts depuis quelques années déjà. Lui et ses frères collectaient principalement des matières plastiques – surtout des bouteilles de shampoing et de lessive – pour les trier par marque et les revendre à des usines. À trois, ils bossaient dans la puanteur mais amassaient à peu près mille livres [1] par mois. De quoi survivre dans une petite cabane aménagée.

— Maintenant, je t'explique qui je suis, Samâane. Je suis ta chance. Je vais m'occuper de toi et te donner tout cet argent. Tu sais combien tu vas en gagner ?

— Trente-cinq mille livres[2]. Il paraît que c'était écrit dans le journal.

— Trente-cinq mille, oui, c'est bien.

— C’est énormément d’argent.

— En effet. Qu’est-ce que tu vas en faire ?

Moussa renifla et se moucha dans un vieux mouchoir. L’endroit était crasseux. Un chat miaulait dans un coin.

— Ma femme est malade. Le médecin a parlé d’un truc mauvais à la tête. L’argent, c’est pour son opération. Pour qu’elle vive.

— Combien coûte l’opération ?

— Vingt mille livres. J’en ai besoin. Sans ça, elle est morte, vous comprenez ?

— Ce que tu vas faire, c’est pour une bonne cause, Moussa.

Moussa compta sur ses doigts. Il avait déjà fait ce calcul plus tôt dans la journée, mais il avait oublié.

— Et en plus, il me restera quinze mille livres.

Samâane sourit puis lui palpa les épaules, les bras, le chahuta un peu.

— T’as quel âge ?

— Vingt-neuf ans.

— Parfait. Ce dont on discute, toi et moi, tu ne devras en parler à personne, pas même à tes proches, d’accord ? Ce n’est pas le genre de chose qu’on ébruite.

— C’est promis. Je veux l’argent, y’a que ça qui compte pour moi.

— Tu l’auras si tu fais tout ce qu’on te dit. T’as des questions ?

-o-

Paul Deveille se préparait pour son troisième voyage au Caire. Cette fois, son épouse Caroline l’accompagnait. Les visages étaient tendus, et tout en fermant les bagages, aucun n’avait envie de parler. Les jours à venir n’allaient pas être une partie de plaisir.

Neuilly/Charles de Gaulle demanda à leur chauffeur plus d’une heure de route, à cause des embouteillages. Quand ils furent installés en classe business, bien au calme dans leurs vastes fauteuils, Caroline adressa enfin la parole à son mari.

— Quand nous serons là-bas, je ne veux pas le voir, Paul. Tu iras seul. Pour moi, cet individu n’existe pas.

— J’avais bien compris, répondit-il tout aussi froidement.

— D’ailleurs, toi non plus, tu ne devrais pas aller à sa rencontre. On peut encore revenir en arrière et tout faire dans l’anonymat. Il suffit d’aller aux Philippines, en Inde ou en Chine. Ça serait beaucoup plus simple.

— Non. Je veux rester dans la légalité.

— Légalité ? Tu t'aveugles, chéri.

Paul la regarda curieusement, puis finit par sourire.

— Toi, tu resteras au Carlton, tu feras les boutiques, comme d'habitude. Dans quarante-huit heures, tout sera terminé et dans dix jours, nous serons de nouveau en France.

Quelques heures plus tard, les Deveille s'installaient dans l'une des plus belles chambres du grand hôtel de luxe. Paul passa à la banque. Il retira au guichet deux cent mille livres égyptiennes en argent liquide qui, ajouté aux quatre-vingt mille livres qu'il avait déjà sur lui, constituaient le dernier tiers qu'il lui restait à verser à ce Samâane. En tout, huit cent quarante mille livres.

Une pacotille pour une renaissance, à l'aube de ses cinquante ans.

Le plus dur allait être d'affronter le regard de ce pauvre garçon.

-o-

Moussa trouvait que Samâane avait une belle présence, avec ses yeux d'un gris félin, sa peau lisse qui sentait bon, et son superbe costume rayé. Il aimerait bien, un jour, réussir sa vie comme lui. Le jeune égyptien tortillait son mouchoir, les yeux baissés.

— Il n'y a pas de questions bêtes, Moussa, fit Samâane en constatant l'embarras de son interlocuteur. Allez, lance-toi, je t'écoute.

Moussa osa poser sa question. Après tout, Samâane avait compris qu'il n'était pas bien intelligent.

— Je sais pas bien ce que c'est, un rein. On va prendre le mien. Je crois pas que c'est dangereux, parce qu'on trouverait pas des annonces comme ça dans le journal. J'ai raison ?

— Tu as raison.

— Mais… Un rein, c'est pas comme le cœur au moins ?

Samâane l'observait fixement.

–Tu as deux reins. Ce sont des organes qui purgent le sang, qui le nettoient comme toi tu nettoies tes bouteilles de shampoings. L'un des deux reins travaille, et l'autre dort depuis que tu es né.

— Pourquoi on en a deux, alors ?

— Si celui qui fonctionne est un jour infecté, alors celui qui dort se réveille pour travailler lui aussi. Mais si on le laisse à l'intérieur de toi, le rein infecté va continuer à salir ton sang, si bien que très vite, tes deux reins vont être abîmés. Tu me comprends ?

Moussa signifia que oui. Samâane savait beaucoup mieux expliquer que le médecin qui parlait de la maladie d'Haniya.

— En réalité, tu vis donc depuis toujours avec un seul rein, l'autre ne sert à rien. Ce que va faire le médecin qui va t'opérer, c'est d'abord réveiller ton rein tout neuf grâce à ses produits très performants, puis enlever le rein déjà usé. C'est ce rein épuisé qu'on va donner à la personne qui en a besoin. Comme ça, tout le monde est gagnant. Tu vas sauver une vie. Tu es content ?

— Deux vies. Je sauverai aussi celle d'Haniya grâce à l'argent.

Samâane lui tapota chaleureusement sur l'épaule.

— C'est bien Moussa, c'est bien. Je vois que tu as tout compris.

Son regard devint soudain plus trouble, plus dur.

— Bon, maintenant, il faut que je t'explique autre chose. Alors, écoute-moi attentivement. On va te prélever un peu de sang, pour voir si tout va bien, si tu n'es pas malade. Tu ne te drogues pas, j'espère ?

Moussa hésita une fraction de seconde.

— Non.

— D'ici quelques jours, un homme va venir de loin pour recevoir ton rein, tu iras avec lui dans un grand hôpital. Tu dormiras dans un bon lit frais, on va même te servir des repas. Puis, à un moment, vous serez allongés côte à côte, on prendra ton rein pour le donner à cette personne. Puis on va te recoudre, juste là, et tu pourras retourner chez toi.

Il écrasa son doigt sur le côté droit de Moussa, au niveau de l'abdomen.

— Tu auras une toute petite cicatrice, à peine visible.

— Ça va faire mal ?

— Moussa, tu crois qu'on mettrait des annonces dans le journal si c'était pour faire mal aux gens ?

— Non, les journaux c'est du sérieux.

— Très sérieux. Cette opération, elle coûte un peu d'argent, tu te doutes bien. – Il ouvrit une main et désigna ses cinq doigts. – J'ai pu la négocier pour cinq mille livres. Mais je devrais les prendre sur tes trente-cinq mille livres pour payer les docteurs.

Moussa se renfrogna un peu, il mit quelques secondes à calculer.

— Il me restera trente mille, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. Bien assez pour l'opération d'Haniya. À ta famille, tu vas dire que t'es parti quatre jours pour du travail, sans parler de notre accord. Tu pourras faire ça ?

— Ça arrive souvent que je rentre pas dormir. Des fois, je vais loin pour chercher du travail.

— Parfait. Mais la chose la plus importante, Moussa, c'est que tu ne devras jamais dire que t'as vendu ce rein. Jamais, jamais il ne devra être question d'argent. Parce que des personnes, à l'hôpital, vont te

poser des questions, et on n'a pas le droit de vendre ce qu'on a à l'intérieur de soi.

— Pourquoi ? C'est mon corps, il m'appartient. Je peux en faire ce que je veux !

— Ne cherche pas à comprendre, c'est comme ça. Ce rein, il faudra que tu dises que tu l'as donné de bon coeur. C'est aussi simple que ça.

-o-

Paul se tenait assis sur le lit, les deux mains entre les jambes. Il fixait le sol, les yeux dans le vide. Caroline venait de rentrer. Un groom avait posé cinq gros sacs d'emplettes à l'entrée de la suite.

— Cette ville est vraiment magique, ses avenues sont remarquables, avec cette architecture quasi haussmannienne. Tu avais raison, il faut rester dans les beaux quartiers, c'est grandiose. Mais toute cette pauvreté, alentour, est exaspérante.

Déballant une paire de Jimmy Choo, alors que lui s'était contenté de déballer les médicaments dont il ne se passait plus depuis trois années, entre deux dialyses, elle constata le trouble de son mari.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je l'ai rencontré… souffla Paul. Il a vingt-neuf ans et une femme qui s'appelle Haniya. C'est un malheureux. Il ne sait ni lire ni écrire, et à peine ce qu'il faut pour survivre. Il ne savait même pas ce qu'était un rein.

— Je m'en doutais, tu fais toute une histoire de ce type. Ce va-nu-pieds ! En Chine, il n'y aurait pas eu ces histoires de rencontres. Tu aurais eu le rein d'un condamné à mort, tu aurais payé pour passer prioritaire sur les listes, et cela aurait été réglé proprement. Sans tout ce… pathos !

— Je ne voulais pas du rein d'un condamné.

— Et tu t'attendais à quoi en venant ici ? Que celui qui te donne un rein le fasse par plaisir ?

Il haussa les épaules. Caroline vint s'asseoir à ses côtés, il y avait de la paperasse, de faux certificats qu'elle parcourut, de nombreuses informations sur Moussa et Haniya.

— Donc, d'après ces papiers… Tu es marié à une femme du nom de…

— Fatma Afifi, on habite maintenant en France et Moussa est son neveu. Il a été notre jardinier, ici au Caire, de 2002 à 2007.

— Original…

— Je vais devoir dire aux médecins que Moussa a appris que je souffrais du rein par sa tante. Comme on se connaît bien, qu'on a été

très proche, il a décidé de me donner son rein. Ce type de don entre « personnes avec une forte affinité » est autorisé ici.

Caroline reposa le faux acte de mariage.

— C'est un peu gros, cette histoire. Tu n'as jamais vu ce bonhomme, tu ne connais rien de lui. Espérons qu'il n'a pas une maladie quelconque…

— C'est gros mais ça passera, selon le broker. La commission d'éthique pose toujours les mêmes questions. On est en Egypte, il est évident qu'il y a de l'argent sous la table. Tout cela me…

Il ne termina pas sa phrase. Caroline vint à la rescousse, voyant qu'il flanchait.

— Tu n'es pas le genre d'homme à abuser des autres, mais tu dois le faire. Il faut que tu choisisses à présent. C'est mourir ou récupérer ta vie d'avant.

— Je sais.

— Le rein de Moussa, c'est quelque chose qu'on peut acheter, Paul, parce qu'on a de l'argent. Il nous aide et nous, on lui donne une vie meilleure avec un peu de cash. C'est lui qui devrait te remercier, on paye quand même soixante-quinze mille euros, il doit bien en avoir trente ou quarante mille à se mettre dans la poche !

Elle partit se doucher sans l'embrasser. Elle ne le touchait plus depuis bien longtemps, de toute façon. Une fois seul, Paul relut les résultats médicaux de Moussa. Les reins n'étaient pas compatibles avec son propre organisme, mais avec la cyclosporine, il n'y avait presque plus de problèmes de rejets. Ce médicament avait d'ailleurs fait exploser le nombre de greffes illégales : on pouvait désormais greffer n'importe quoi sur n'importe qui sans trop de problèmes.

Le pire, c'était que Caroline était compatible, elle. Elle possédait ce rein qu'il lui fallait, ils auraient pu être opérés en France, dans une prestigieuse clinique, sans passer par les listes d'attente puisque le don entre mari et femme était parfaitement autorisé. Mais elle ne voulait pas être « mutilée ».

Comme bouée de secours, il y avait les pauvres. Ces pauvres, qui n'avaient pas le même droit que les riches de garder leurs propres organes à l'intérieur de leur corps. En prenant leurs reins, on leur volait leur santé, leur religion et leur âme. On les condamnait à vivre et mourir en enfer. Ça, Paul le savait parfaitement.

-o-

Après l'opération, Paul resta quinze jours à l'hôpital et regagna la France avec un rein tout neuf et une petite cicatrice. On prit en charge

ses traitements post opératoires dans l’une des meilleures cliniques de Paris, l’éthique interdisant de ne pas soigner un patient dont le dossier médical indiquait qu’il s’était fait greffer à l’étranger. Le corps soignant savait bien qu’il y avait du louche dans le tourisme médical, mais que dire et que faire ? Paul devrait vivre avec le souvenir du visage de Moussa jusque la fin de ses jours, mais il vivrait, c’était le plus important. Et puis les images s’estomperaient. Et un jour, elles disparaitraient.

De son côté, Moussa fut contraint à sortir de l’établissement de soins à bout de quatre jours seulement : on avait besoin de son lit. Il ne revit plus jamais Paul.

Il retrouva Samâane qui l’attendait dehors. L’homme au costume rayé sortit les billets et en constitua deux tas.

— Il y a ma part là-dedans, dit Samâane, dix mille livres pour tout le travail que j’ai fait.

— C’était trente-cinq au départ, il m’en reste… beaucoup moins.

— Tu prends l’argent ou pas ?

Moussa n’avait pas le choix.

— Cet argent, tu l’as gagné en travaillant, on est bien d’accord ? dit Samâane. Tu prends le bus, tu rentres chez toi et tu soignes ta femme. Tu ne remets jamais les pieds ici, tu ne te plains à personne. Des gens savent où vous habitez, ta famille et toi. Mieux vaut que tu te tiennes tranquille.

Moussa prit l’argent et le glissa dans une poche. Il baissa un peu le haut de son pantalon dans une grimace. La cicatrice qui lui barrait le flanc gauche comme un coup de sabre lui faisait encore horriblement mal.

— T’avais dit qu’elle serait toute petite…

— Il y avait moyen de la réduire, ils savent faire ça les chirurgiens mais il faut une technique beaucoup plus coûteuse. Ça aurait été presque deux mille livres de plus. T’étais prêt à perdre deux mille livres de plus pour quelques centimètres ?

Moussa ne répliqua pas. À quoi bon ?

-oOo-

Postface

Ainsi évolue l’offre et la demande. Lorsqu’un déséquilibre se crée, les prédateurs s’engouffrent. Si la femme de Paul a refusé de donner l’un de ses reins cent pour cent compatibles avec l’organisme de son mari, c’est parce qu’elle a découvert que d’autres pouvaient le faire à sa place, et très rapidement. Pourquoi se mettre en danger, après tout ? Fouinant un peu sur le sujet, elle était tombée sur cette annonce complètement folle, quelques mois auparavant, sur e-bay, en tapant « Kidney » (« rein » en anglais) :

Rein humain fonctionnel à vendre. Vous pouvez choisir n'importe lequel des deux. L'acheteur assumera tous les coûts médicaux et de transplantation. Évidemment, un seul rein est à vendre car j'ai besoin de l'autre pour survivre. Offres sérieuses seulement.

Cela l’avait fait réfléchir. Consciente que ce genre de commerce existait donc bel et bien, elle avait ensuite demandé à de petites mains de confiance de faire les recherches sur la façon de se procurer des reins. Par chance, c’était l’un des organes les plus facilement transplantables, et celui que l’on trouvait le plus aisément sur le marché mondial des greffes, légales ou pas. Deux mois plus tard, Paul s’envolait pour le Caire, pour une première rencontre avec Samâane. On connaît la suite.

Il y a d’autres Caroline et Paul dans le monde, dont beaucoup préfèrent fonctionner à l’envers et amener le donneur à eux, parce qu’ils n’ont pas confiance en les cliniques étrangères et veulent éviter les complications. Ils profitent souvent du vide juridique monstrueux de leur état concernant les greffes d’organes. Dans un journal populaire du Bengladesh, The Daily Ittefaq, on a pu lire récemment:

Les deux reins d'un résident des Etats-Unis, Kulsum Moniruzzaman, sont endommagés. Les spécialistes des reins lui conseillent une transplantation de rein immédiate. Une demande sincère est faite aux personnes généreuses qui peuvent faire un don d'un rein avec les critères suivants :

— *Le groupe sanguin du donneur intéressé doit être O +.*

— *Le donneur aura l’opportunité de voyager aux Etats-Unis, où la greffe sera effectuée dans une université américaine prestigieuse.*

— *Le donneur doit être en bonne santé et avoir entre 19 et 40 ans.*

Tous les frais correspondants seront couverts, et au-delà. Pour discuter des détails, contacter de toute urgence l'adresse suivante : Md Iman Ali,

House B-132/7, Quartier Agargoan Taltala
Sher-E-Bangla Nagar, Dhaka – 1207, Telephone:[xxxxxxx]

FIN

*Pour consulter le catalogue **SKA***

(Romans et nouvelles)

Une seule adresse :
La librairie en ligne
http://ska-librairie.net

Le blog :
http://skaediteur.net



{1} *Environ 130 euros*

{2}*Environ 4 500 euros*

Table des matières